

Lampedusa, un amour de plage.

Ils marchent le long du bleu de la mer profonde. Le regard se noie, il part et parfois il revient. À chaque voyage le retour est plus difficile. Il y perd un peu de sa vie, c'est comme ça. Sous les pieds le sable, blanc. Il aurait fallu qu'il soit moins fin, moins souple. Qu'il ne coule pas à chaque empreinte sitôt posée. Qu'il ne se dessine pas si finement à l'eau mélangé.

Lampedusa est le rêve de la Madone de Porto Salvo. Un rêve de vagues égarées que l'Italie retient entre mer et ciel, là. Là où les bateaux arrivent qui portent dans leur ventre des clandestins terribles que la misère de la violence et de la pauvreté pousse au loin.

Monastir, Mahdia, Zuwârah et Az Zâwiyah se penchent sur les soupirs de Lampedusa. On y entend les plaintes d'un monde de fêtes que la rumeur effraie, et le murmure discret d'un désespoir sans nom qui raconte à l'avance les renvois forcés. Sur les tarmacs d'Italie les avions ronronnent sans cesse de ces trajets sans avenir. Tous les visages chiffonnés de fatigue chuchotent trop fort trop de différences, pendant que les discothèques de Lampedusa font danser les vains plaisirs des touristes désoeuvrés.

Dans le petit cimetière sous un carré d'herbes folles, des hommes dorment un brin d'éternité. Chaque tumulus porte un petit bouquet d'oeillets et une croix. Signes d'une foi têtue pour accompagner avec le coeur et comme elle peut ces clandestins auxquels cette seule sépulture rend un peu de vie.

Et pendant cet instant encore suspendu aux âmes de ceux qui se sont échoués naguère sur la grève, le capitaine du port tout à son devoir de surveillance lance ses vedettes. Elles laissent sur le bleu de la mer deux ratures blanches qui saignent l'eau le temps d'un regard. Au loin déjà un vieux chalutier aux couleurs délayées par l'âge accroche les jumelles d'un garde-côte. Alors il faut prévenir, battre le rappel et calmer la vindicte de ceux qui dans l'urgence de jouir, oublient que le monde n'est pas un immense bordel voué à leur seul désir. Ces hommes, ces femmes, ces enfants, tout ce microcosme d'humanité transie et effrayée va bientôt plonger dans les flots sans même savoir nager. Le bateau gîte, affolé par les grosses vagues muettes et sournoises que la mer Méditerranée prépare en ses fonds les plus sous-marins.

Hier encore ce sont quelques vingt-cinq personnes qu'il a fallu secourir. Il a fallu les arracher à l'eau dans laquelle certains commençaient à noyer leur désespoir. Il a fallu leur donner à boire, leur donner une couverture, il a fallu... Puis il a fallu les pousser dans les fourgons pour les conduire dans un centre de transit. Il y a longtemps déjà que les centres d'accueil sont morts.

Lampedusa est un amour de plage. Un amour. Cruel.

Françoise Chauvelier, 7 octobre 2004